

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits.

Cela peut être la [SACD](#) pour la France, la [SABAM](#) pour la Belgique, la [SSA](#) pour la Suisse, la [SACD Canada](#) pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et/ou sur la fiche de présentation du texte.

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Le procès du fermier

de Claude Lienard

Pour demander l'autorisation à l'auteur : contact@theatrale.fr

Durée approximative : 80 minutes

Personnages

Louis le fermier
Le canard
La chienne
La vache
L'âne
La chatte
Le porc
La truie
Le mouton
La dinde
Le lapin
L'oie
La poule
Le coq
Le poussin
Toinette la fermière
Napo le fermier voisin

Synopsis

Le procès ici, c'est celui de Louis XVI, symbolisé par le fermier, les animaux représentant le peuple excédé par les injustices. Le rideau se lève sur un fermier rougeaud emprisonné dans sa grange par un canard qui ne comprend pas pourquoi ce sont les fermiers qui dirigent : "Vous ne dirigez que par votre naissance", dit le canard prenant des airs de sans-culotte. Entre alors la chienne qui annonce que la Révolution animale est en marche et qu'il faut juger le fermier au sein de la convention animale.

Une comédie parodiant la révolution de 1789.

Décor

L'intérieur d'une grange.

Vous pouvez faire une reconstitution fidèle de la grange avec de véritables ballots de paille ou faire plus simple avec un décor peint.

Costumes

Costumes réalistes pour les fermiers.

Pour les animaux, vous avez le choix entre les faire réalistes ou suggérés.

Décor: une grange de ferme où sont entassées des meules de foin.

** Le fermier Louis est assis sur un tabouret et se tient la tête dans les mains. Tout à coup, il se lève, se précipite vers la porte de la grange et la tambourine violemment de ses deux poings.*

LOUIS:

Vous n'avez pas le droit... Je suis chez moi... Laissez-moi sortir d'ici... Bande d'animaux sauvages... Je vous en ferai baver, tous autant que vous êtes... Laissez-moi sortir ou vous le regretterez... *(il se calme quelque peu)* Deux heures que je suis enfermé ici... Ils vont tout de même pas me laisser passer la nuit ici ! *(il tambourine de nouveau la porte)* Je veux sortir... Laissez-moi sortir...

** La porte s'ouvre soudainement. Un canard pénètre dans la grange.*

LE CANARD :

Pourquoi brailles-tu ainsi, espèce de fermier ?

LOUIS:

Laissez-moi sortir immédiatement. Je suis ici chez moi et vous n'avez pas le droit de m'enfermer.

LE CANARD :

Pas le droit, pas le droit ? Qui a décidé de cela ?

LOUIS:

Mais... Mais je n'en sais rien. C'est ainsi, un point c'est tout. C'est comme ça depuis des milliers d'années. Je suis le fermier, propriétaire de ces lieux et...

LE CANARD :

Qui a décidé de cela ?

LOUIS:

Mais... Mais... Je n'en sais rien, moi ! C'est... C'est Dieu qui a décidé que les choses étaient ainsi.

LE CANARD :

Ha ! Dieu ! Quel Dieu ? Le Dieu des hommes ou le Dieu des canards ?

LOUIS:

Comment ça, quel Dieu ? Mais... Mais le Dieu de tous !

LE CANARD :

Qui t'a dit que Dieu avait décidé de cet état de choses ?

LOUIS:

Mais... Mais je n'en sais rien. C'est... C'est une chose que tout le monde sait. C'est ainsi depuis des millénaires.

LE CANARD :

Qui a décidé cela ?

LOUIS:

Mais... Je vous ai déjà dit que... Oh ! Et puis zut ! Je n'ai pas à répondre à des questions idiotes posées par un idiot de canard. (*Un temps*) Dieu a décidé que les fermiers sont propriétaires de leurs fermes et que les canards n'ont pas à se mêler de ça, un point c'est tout.

LE CANARD :

Qui t'a dit tout cela ?

LOUIS:

Merde ! Je le sais, point à la ligne. Et Dieu a décidé que les fermiers parlaient et que les canards cancanaient. Un canard, ça cancanne, ça ne parle pas ! Ça cancanne ! (*// imite le cri du canard et son attitude générale*)

LE CANARD :

Mais si je cancanne, tu ne comprendras pas ce que je dis. Alors, je parle.

LOUIS:

Oui, mais le problème est qu'on n'a jamais entendu un canard parler. Ce n'est pas dans l'ordre des choses que les animaux se mettent tout à coup à parler.

LE CANARD :

Tu viens bien de te mettre à cancaner, toi.

LOUIS:

Qui ? Moi ? J'ai cancané ?

LE CANARD :

Oui, tu as cancané. D'une manière assez déplorable d'ailleurs, mais tu as cancané.

LOUIS:

Bien sûr, mais c'était pour t'imiter. Je ne sais pas cancaner, moi, Dieu merci !

LE CANARD :

Puisque j'ai la faculté de savoir cancaner et de savoir parler, la preuve est faite que je suis plus intelligent que toi. Il serait donc plus logique que ce soit les canards qui fussent propriétaires des fermes.

LOUIS:

Et quoi encore ? A T'On jamais vu, de mémoire d'homme, un canard propriétaire d'une ferme ?

LE CANARD :

Et pourquoi pas ?

LOUIS: (*Pouffant de rire*)

Alors là, c'est la meilleure ! Un canard dirigeant la ferme ! Et pourquoi pas un cheval ? Ou alors une poule, ou la vache ! Hein ? C'est une bonne idée, la vache ! Une vache dirigeant la ferme ! J'imagine la situation. C'est à en mourir de rire !

LE CANARD :

Je ne saisis pas bien ce qu'il y a de drôle dans cette éventualité.

LOUIS: (*Arrêtant de rire*)

Et d'abord, cette ferme est à moi ! Je l'ai hérité de mon père qui, lui-même, l'avait hérité de son père.

LE CANARD :

Parce que vous êtes un fermier, vous vous croyez un grand génie ! Qu'avez-vous fait pour avoir autant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître et rien de plus.

LOUIS:

De toute façon, vous pouvez discuter autant que vous le voulez, vous ne changerez pas le cours des choses. La ferme est aux fermiers et elle le restera !

* *Entrée de la chienne.*

LA CHIENNE :

Ceci était vrai avant, ça ne l'est plus maintenant.

LOUIS:

Voilà la chienne qui s'y met ! (*Très autoritaire*) Mirza, à la niche !

LA CHIENNE :

Et puis quoi encore ? La niche, c'est terminé !

LOUIS:

Mais c'est donc une révolte !

LA CHIENNE :

Non, Monsieur, c'est une révolution.

LE CANARD :

Il est temps d'apprendre aux animaux de la Terre que les fermes ne sont plus la propriété des fermiers et que le crime conduit les tyrans à l'échafaud.

LOUIS:

A l'échafaud ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

LE CANARD :

Cela veut dire, Louis, que le peuple animal t'accuse d'avoir commis une multitude de crimes et c'est pourquoi nous allons te juger.

LOUIS:

Me juger ? Mais de quel droit ?

LA CHIENNE :

Du droit de la République Animale. Nous voulons notre liberté et notre indépendance.

LOUIS:

Vous n'avez aucun droit. Les animaux sont faits pour manger du foin, il n'y a pas à revenir là-dessus.

LA CHIENNE :

Ta tyrannie, Louis, a détruit notre liberté. Il est utile et même nécessaire que tu sois jugé, que ta tête tombe. C'est un service à rendre à l'espèce animale.

LOUIS:

Que... Que ma tête tombe ? Non, mais ça va pas la tête !

LE CANARD :

Toi, la chienne, tu seras mon représentant. Tu vas exercer le droit de justice animale. Que ton attitude soit conforme aux nouvelles fonctions que tu vas remplir. Tu vas devenir un exemple utile à la libération des nations animales.

LOUIS:

Eh ! Oh ! Ca ne va pas ? Vous avez perdu la tête ou quoi ?

LA CHIENNE :

C'est toi qui va perdre la tête, Louis, et pour de bon.

LE CANARD :

Faites entrer les premiers plaignants.

LOUIS:

Les premiers plaignants ? Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

** La chienne ouvre la porte. Le canard s'installe derrière une meule de foin comme un président de tribunal.*

LA CHIENNE : (*Criant vers les coulisses*)

Premiers plaignants ! Par ici, s'il vous plaît !

** Une vache entre sur scène.*

LOUIS:

Manquait plus que ça ! Voilà la vache ! Comment elle a fait pour sortir de son étable, celle-ci ?

LA CHIENNE :

Silence, accusé !

LE CANARD :

Mademoiselle, qu'avez-vous à dire au sujet du ci-devant Louis, fermier de son état ?

LA VACHE :

J'ai à dire que Louis le fermier est un cochon. Un cochon et un vicieux.

LE CANARD :

Pouvez-vous être plus précise dans vos accusations ?

LA VACHE :

Tous les jours, vous entendez ? Tous les jours, il vient toucher mes mamelles et les tire ainsi pendant près d'un quart d'heure et ceci sans ma permission. Tous les jours, il me force ainsi à supporter ses cochonneries.

LE CANARD :

Accusé, qu'avez-vous à répondre ?

LOUIS:

Si je fais ça, c'est pour la traire.

LA VACHE :

Oui, c'est exact, il avoue. Il me retire, il me vole mon lait qui est destiné à mon bébé, à mon petit veau. Et tout ça pour le vendre, pour s'enrichir en profitant du peuple vache. C'est un vicieux et un voleur !

LOUIS:

De quoi te plains-tu ? Tu as la belle vie : toute la journée dans la pâture à ne rien faire.

LA VACHE :

La belle vie ! Oh ! La vache ! Il ne manque pas de culot, celui-là ! Une pâture ! Un camp de concentration entouré de fils de fer barbelés, voilà ce que c'est ! Moi et mes sœurs, nous y sommes parquées et passons toute la journée à ne rien faire effectivement mais surtout à s'ennuyer, à manger de l'herbe, de l'herbe et toujours de l'herbe ! Notre seule distraction, c'est de compter les trains qui passent. Tu parles d'une belle vie ? Et je ne vous raconte pas quand la SNCF se met en grève. Ces jours-là, nous sommes obligées de regarder le ciel et de compter les avions. Mais des avions, il en passe beaucoup moins que des trains, forcément. Et le soir, après avoir passé toute la journée la tête en l'air, c'est le torticolis assuré. Et il ne faut pas compter sur le fermier pour nous masser le cou, il est trop occupé avec nos mamelles.

LE CANARD :

Accusé, qu'avez-vous à répondre ?

LOUIS:

Elles n'ont qu'à porter des soutiens-gorge.

LA VACHE :

Il est vachement gonflé, celui-là !

LA CHIENNE :

Oui, il ne sait dire que des vacheries ! Oh ! Pardon...

LE CANARD :

Témoin, allez-vous asseoir et qu'on fasse entrer le prochain plaignant.

** La vache s'assoit sur une meule de foin tandis que la chienne ouvre la porte.*

LA CHIENNE :

Témoin suivant ! Par ici, s'il vous plaît !

** Un âne fait son apparition.*

LE CANARD :

Témoin, qu'avez-vous à dire sur le fermier Louis ?

L'ÂNE :

J'ai à dire que le fermier Louis est un tyran, oui, un tyran !

LE CANARD :

Pouvez-vous en préciser la raison ?

L'ÂNE :

C'est un tyran. Il me force à porter des charges bien trop lourdes pour mon pauvre dos. Et comme je n'arrive plus à avancer, il me donne des coups de bâton dans les pattes.

LOUIS:

Il faut bien. Il ne veut jamais avancer, il est têtu comme un âne !

L'ÂNE :

Évidemment, puisque je suis un âne. Âne de père en fils et fier de l'être !

LE CANARD :

Frère Âne, n'as-tu rien d'autre à reprocher au fermier Louis ?

L'ÂNE :

Oh que si ! Le fermier Louis ne se contente pas de me donner des coups de bâton. Cela ne lui suffit pas. Il m'insulte, il me traite de bourricot. Espèce de bourricot, il me vocifère sans arrêt, espèce de bourricot !

LOUIS:

Cesse de braire ! Si je ne te bats pas et ne t'insulte pas, tu ne travailles pas fainéant comme tu es !

L'ÂNE :

Mais je n'ai jamais demandé à travailler, moi ! Jamais ! Je n'en vois pas l'intérêt. On dit que le travail c'est la santé mais, moi, je me tue au travail et n'en suis pas mieux portant et pas plus riche. Le bénéfice de mon travail, c'est dans vos poches qu'il va, pas dans les miennes.

LOUIS:

C'est normal, tu n'as pas de poche, espèce de bourricot !

L'ÂNE :

Vous entendez ? Il m'insulte encore ! C'est ainsi tous les jours ! Je travaille dur, je suis battu, insulté et qu'est-ce que j'ai en récompense ? Un peu de foin moisi à mastiquer le soir et c'est tout. Du foin tous les soirs pendant que ce fermier s'enrichit sur mon dos avec la sueur de mon travail. J'en ai marre du foin, j'en ai marre de suer, j'en ai marre des coups !

LE CANARD :

Accusé, qu'avez-vous à répondre ?

LOUIS:

Cet animal ne sait dire que des âneries.

LE CANARD :

Frère âne, asseyez-vous et qu'on fasse entrer le prochain plaignant.

** L'âne s'assoit tandis que la chienne ouvre la porte.*

LA CHIENNE :

Au suivant ! S'il vous plaît !

** Une chatte entre dans la grange.*

LE CANARD :

Mademoiselle, qu'avez-vous à reprocher au fermier Louis ici présent ?

LA CHATTE :

Moi ? Rien du tout, je n'ai absolument rien à reprocher au bon fermier Louis.

LA CHIENNE :

Évidemment, elle est sans cesse en train de tourner autour à faire sa mijaurée en se frottant à lui et ronronnant pour avoir des caresses.

LA CHATTE :

Je ne vois pas où est le mal. Toi aussi, tu en réclames des caresses. D'une manière assez ridicule d'ailleurs ! Elle fait le beau avec les deux pattes en l'air de cette façon. *(Elle imite la chienne en train de faire le beau avec la langue qui pend)*

LA CHIENNE :

Menteuse ! Je me garde bien d'approcher Louis le fermier ; sinon gare aux coups de pied.

LA CHATTE :

C'est toi la menteuse. Tu l'approches tant que tu peux et tu lui lèches les mains pour avoir un sucre en récompense.

LA CHIENNE :

C'est faux, c'est une calomnie ! Je serai bien incapable d'approcher le fermier Louis puisque je suis attachée toute la journée à ma niche. Il m'attache et il me bat, voilà la vérité. Et pour m'empêcher de m'exprimer, il me met une muselière.

LA CHATTE :

Pour t'empêcher d'aboyer serait une expression plus conforme.

LOUIS:

C'est vrai, elle a un caractère de chien et si je ne l'attache pas, elle agresse tout le monde. Quant à la muselière, c'est pour qu'elle ne morde pas le facteur.

LA CHIENNE :

Vous entendez ? Il avoue ! Il avoue qu'il me martyrise. Je suis attachée, muselée, battue et je n'ai, comme nourriture, que des os à ronger. Une vraie vie de chien ! Et pendant ce temps, la minette se fait cajoler, caresser et le fermier lui donne sa petite tasse de lait chaque matin.

LA CHATTE :

Tu n'es qu'une jalouse.

LA CHIENNE :

Et toi, une privilégiée à la solde d'un tyran.

LE CANARD :

Pour résumer, la damoiselle chatte n'a rien à déclarer de négatif contre le fermier Louis ?

LA CHATTE :

Non, rien de négatif. Je suis libre d'aller où bon me semble. Je suis correctement logée et nourrie et ne comprends pas pourquoi vous vous révoltez contre ce bon Louis.

LA VACHE :

Louis doit être puni ou la République Animale est une chimère. Je conclus que la Convention Animale doit déclarer Louis traître et criminel envers les animaux et le faire punir comme tel.

LA CHATTE :

Louis est un bon fermier. Il s'occupe de la ferme comme il faut.

L'ÂNE :

Comme il faut pour lui et non pas comme il faut pour nous.

LE CANARD :

Bon, cessons cette confrontation et passons au plaignant suivant.

** La chatte s'assoit à l'écart des autres animaux. La chienne ouvre la porte avec, en passant, un regard d'animosité vers la chatte.*

LA CHIENNE :

Témoin suivant, veuillez entrer, s'il vous plaît.

** Entrée de deux cochons.*

LE CANARD :

Citoyen animal, avez-vous quelque chose à reprocher au ci-devant fermier Louis ?

LE PORC :

Vous me demandez si j'ai quelque chose à reprocher à cet assassin ? Vous plaisantez ou quoi ?

LA TRUIE :

Ne t'énerve pas, tu vas encore avoir un coup de sang.

LE PORC :

Moi, cochon de mon état, j'accuse le fermier Louis d'avoir assassiné mes frères, mes amis, mes semblables.

LOUIS:

Moi ? Je n'ai jamais tué un seul cochon.

LE PORC :

Tu ne les as pas tués de tes mains mais tu les as envoyés se faire assassiner par tes complices à l'abattoir municipal.

LA TRUIE :

Reste calme, mon porcinet, tu sais que ce n'est pas bon pour ton cœur de t'énerver ainsi.

LE PORC :

Les âmes de nos frères victimes de la perfidie de ce lâche assassin et de ses complices crient vengeance.

LE CANARD :

Au lieu de grogner sans arrêt, rapportez-nous des faits précis.

LE PORC :

Vous voulez des faits précis, je vais vous en donner.

LA TRUIE :

Oui, donnez-en, mon porcinet, mais sans t'énerver.

LE PORC :

Le 10 août au matin, le ci-devant Louis le fermier a fait monter de force dix de mes frères dans un camion à destination de l'abattoir municipal où ils ont été lâchement assassinés. Et savez-vous pourquoi ?

L'ÂNE :

Non. Pourquoi ?

LE PORC :

Animal ignorant, je vais te dire pourquoi : pour en faire de la charcuterie. Mes frères ont été transformés en saucissons, boudins, jambons et pâtés.

LA TRUIE :

Et aussi en pieds panés, andouillettes, museaux à la vinaigrette, saucisses, rôtis de porc, rillettes, mortadelles, lard fumé, petit salé, fromage de tête, saindoux...

LE CANARD :

Bon, bon, passez-nous les détails.

LE PORC :

Des détails ? Vous appelez cela des détails ? Vous vouliez des faits précis, nous vous en donnons. Louis le fermier s'enrichit en assassinant mes frères pour en faire de la chair à pâté.

LA TRUIE :

Pâté de porc, en terrine, en croûte, galantine, jambon salé, jambon fumé, jambon de Bayonne, jambon de Paris, bacon, andouille, boudin noir, boudin blanc, salami...

LE CANARD :

Si nous faisons une pause, je ne me sens pas bien.

LE PORC :

Une pause ? Alors qu'un grand coupable reste à punir ! Il était fermier et assassina le peuple des cochons. Sa vie n'est désormais que l'espoir des traîtres et l'aliment du crime.

LE CANARD :

Nous pouvons faire une petite interruption, histoire de se reposer un peu.

LE PORC :

Pas question de se reposer. Il faut prononcer sans interruption. Lorsque le tyran faisait égorger mes frères les cochons, il n'ajournait pas.

LA TRUIE :

Reste calme, mon porcinet, pense à ton cœur.

LE PORC :

Il faut condamner Louis le fermier parce que le supplice de ce tyran sera un événement mémorable qui fera époque dans l'histoire des animaux. Il aura une influence prodigieuse sur le sort des fermiers du monde entier et sur celui des animaux qui n'ont pas encore rompu leurs fers.

LA TRUIE :

Il faut couper sur l'échafaud la tête de Louis le fermier et la porter au bout d'une pique dans tout le pays pour effrayer les fermiers qui oseraient souiller le nom de la liberté animale.

LA CHATTE :

Assez ! Taisez-vous ! Je cherche parmi vous des juges et je n'y vois que des accusateurs. (*À la chienne*) Tu veux prononcer sur le sort de Louis et c'est toi-même qui l'accuse. (*Au canard*) Tu veux prononcer sur le sort de Louis et tu as déjà émis ton vœu de lui couper la tête.

LA TRUIE :

Il est le meurtrier des cochons. Quel ennemi, quel étranger nous a fait plus de mal ? Il doit être jugé rapidement.

LE CANARD :

Silence, silence ! Asseyez-vous et écoutons les témoins suivants.

** Les deux cochons s'assoient et la chienne ouvre la porte.*

LA CHIENNE : (*très en colère*)

Témoins suivants, par ici, et que ça urge !

** Entrée d'un mouton.*

LE CANARD :

Témoin mouton, qu'avez-vous à dire ?

LE MOUTON :

J'ai à dire que Louis le fermier est un cochon.

LE PORC :

Oh ! Évitez ce genre de comparaison, s'il vous plaît.

LE MOUTON :

Pardon, je ne vous avais pas vu. Je dirai donc que Louis le fermier est un vicieux, un vicieux doublé d'un sadique.

LE CANARD :

Précisez-nous la raison de vos accusations.

LE MOUTON :

Régulièrement, le fermier Louis me déshabille entièrement. Sans me demander mon avis, avec de gros ciseaux, il m'enlève ma laine et je me retrouve toute nue. Et cela, même par mauvais temps. Il me laisse dormir ainsi dehors dans le froid sans même un pyjama à me mettre sur le dos. Il traîne dans la boue ma dignité. C'est une honte et un scandale.

LE CANARD :

Accusé, qu'avez-vous à répondre ?

LOUIS:

Rien de scandaleux là-dedans. Si je la tonds, c'est pour récupérer sa laine.

LE MOUTON :

Et ainsi tu me ridiculises. Tout ça pour t'enrichir en vendant ma laine dans le but de confectionner des tricots pour que les humains aient chaud pendant que je grelotte de froid. C'est une honte !

LE PORC :

Non, c'est une tonte !

** Tous les animaux assis rient de la plaisanterie.*

LE CANARD :

Silence, silence ! Et revenons à nos moutons. Accusé, qu'avez-vous à répondre ?

LOUIS:

Ce n'est qu'une brebis galeuse qui ne bêle que des sottises.

LE MOUTON :

Nous allons t'obliger à vivre nu dans une pâture humide et froide et ensuite tu nous diras si ce sont des sottises.

LOUIS:

Je n'ai pas à vivre dans une pâture puisque je suis né homme.

LE MOUTON :

Et quand bien même tu serais né femme. Le seul fait de naître homme te donne donc plus de droits qu'à tel né mouton ou tel né canard ? Nous avons droit à la liberté autant que les fermiers. Notre liberté ne sera jamais tranquille tant qu'il restera un fermier sur terre. Point de paix avec les fermiers. Nous ne serons tranquilles que lorsque les fermiers et tous les fermiers seront disparus.

LA CHIENNE :

Il serait peut-être temps d'écouter les témoins suivants ?

LE CANARD :

Oui, tu as raison. Fais-les entrer.

** Le mouton s'assoit tandis que la chienne ouvre la porte.*

LA CHIENNE :

Témoins suivants, s'il vous plaît !

* *Entre une dinde et un lapin.*

LE CANARD :

Témoins dinde et lapin, qu'avez-vous à dire au sujet du fermier Louis ici présent ?

LA DINDE et LE LAPIN : (*En même temps*)

Nous avons à dire que le fermier Louis est un assassin.

LE CANARD :

Pas tous en même temps, s'il vous plaît. Qui veut commencer ?

LA DINDE et LE LAPIN : (*En même temps*)

Moi, je veux commencer ;

LA CHIENNE :

Un à la fois, vous dit-on ? Êtes-vous sourd ?

LE LAPIN : (*Montrant ses oreilles*)

Elle, peut-être, mais moi, sûrement pas ;

LE CANARD :

Bon, alors, toi, commence.

LE LAPIN :

Moi, lapin de mon état, j'ai à dire que Louis le fermier est un assassin. Il assassine mes congénères pour les faire cuire et les manger.

LA DINDE :

Moi aussi, il assassine mes congénères pour les faire cuire et les manger.

LE LAPIN :

Après avoir assassiné mes frères les lapins, cet horrible personnage les met dans une casserole qu'il pose sur le feu.

LA DINDE :

Moi, c'est dans un four qu'il fait cuire mes sœurs les dindes.

LE LAPIN :

De plus, sachez qu'il ajoute des pruneaux sur les cadavres de mes frères pour les faire cuire.

LA DINDE :

Moi, c'est avec des marrons qu'il fait rôtir mes sœurs. Et cet affreux sacrifice, il le recommence tous les ans au moment de Noël.

LE LAPIN :

Ne te plains pas. Nous les lapins, c'est tous les dimanches. Citoyens animaux, je vous prends en témoins. Existe-t-il une barbarie plus cruelle que celle de faire cuire à la casserole et avec des pruneaux des pauvres lapins innocents ?

LA DINDE :

Oui, il en existe une : celle de faire rôtir au four et avec des marrons de pauvres dindes innocentes.

LE LAPIN :

Non content de les avoir assassinés, ce lâche revend la peau de mes frères pour en faire des manteaux, vous vous rendez compte, des manteaux en peau de lapin que les femmes mettent sur leur dos pour faire chic.

LA DINDE :

Moi, ce sont les plumes de mes sœurs que ce sacrifiant revend. Les humains en font des oreillers pour roupiller confortablement pendant que nous, on dort sur la paille.

LE LAPIN :

Il faut venger nos morts. La peine à infliger à Louis ne peut être que la peine capitale.

LA CHATTE :

Pourquoi tant d'obstination à achever un ennemi déjà par terre ?

LA DINDE :

Le millième de ses crimes serait plus que suffisant devant un tribunal humain pour faire condamner à mort tous les animaux.

LE LAPIN :

J'évoque ici tous les martyrs de la liberté animale. Est-il un parent, un ami des animaux assassinés par ce tyran, qui n'ait le droit de traîner les cadavres aux pieds de Louis le fermier en lui disant : voilà ton ouvrage. Et cet homme ne serait pas jugeable ?

LA DINDE :

Moi aussi, je désapprouve la peine de mort et, je l'espère, ce reste de barbarie disparaîtra de nos lois. Il suffit à la société animale que le coupable ne puisse plus nuire. Mais le repentir est-il fait pour les fermiers ?

LE PORC :

Dans la journée du 10 août, aux abattoirs, des dizaines de cochons étaient égorgés et ici, dans cette ferme, il mangeait tranquillement. Je conclus à ce que Louis le fermier soit mis en jugement.

LA CHATTE :

Si, le 10 août, j'avais trouvé Louis le fermier, le poignard à la main, couvert de sang de tes frères, si j'avais vu ce jour-là, d'une manière bien positive, que c'était lui qui avait donné l'ordre d'égorger les cochons, j'aurais été moi-même l'arracher à la vie et à ses forfaits. Mon droit à cette action était dans la nature, dans mes principes, dans mon cœur. Personne n'aurait osé me le contester. Mais il s'est passé plusieurs mois depuis cette scène horrible, depuis les derniers actes de sa trahison et de ses perfidies. Il est maintenant à notre entière disposition, il est sans armes, sans moyens de défense. Nous sommes des animaux, c'est en dire assez sans doute pour que nous devions écarter de notre cœur les impulsions d'une trop juste vengeance et n'écouter que la voix de la raison.

LA TRUIE :

Si tu désavoues les moyens que nous employons pour vaincre, si tu veux que l'on pardonne au fermier Louis, alors rends-nous nos frères, nos enfants, qui sont morts par sa faute.

LE CANARD :

Accusé, qu'avez-vous à répondre ?

LOUIS:

J'ai à répondre que le lapin, c'est bien meilleur avec des pruneaux et que la dinde, c'est bien meilleur avec des marrons.

LE CANARD :

Qu'on fasse entrer les témoins suivants.

** La dinde et le lapin s'assoient. La chienne ouvre la porte.*

LA CHIENNE :

Témoins suivants, s'il vous plaît.

** Une oie fait son apparition.*

LE PORC : (*sifflant*)

Ouah, la jolie poule.

LA TRUIE :

Mon porcinet, calme-toi. Et puis, tu vois bien que ce n'est pas une poule, c'est une oie.

LE CANARD :

Très chère sœur oie, qu'avez-vous à dire au sujet de Louis le fermier ici présent.

L'OIE :

Je viens me plaindre que Louis le fermier me gave.

LA CHIENNE :

C'est à dire ?

L'OIE :

C'est à dire qu'il me donne trop à manger.

LA VACHE :

Il te donne trop à manger et tu te plains ? Alors que la majorité d'entre nous lui reproche de nous mal nourrir !

L'OIE :

Croyez-moi, foi d'oie, je préférerais être à votre place.

L'ÂNE :

Vous plaisantez, je suppose.

L'OIE :

Pas du tout, votre sort est plus enviable que le mien. Le fermier me force à manger sans arrêt et, croyez-moi, il n'existe pas de supplice plus cruel. Manger sans avoir faim, c'est la pire des tortures.

LA TRUIE :

Ca a plutôt des allures de paradis.

L'OIE :

L'enfer, vous voulez dire.

LA VACHE :

Libre à vous de refuser de manger.

L'OIE :

Je refuse, mais il m'enfoncé un entonnoir dans la bouche et il introduit la nourriture dans mon estomac à l'aide de cet instrument de torture. C'est ainsi que je fais au moins vingt repas par jour.

LE PORC :

Vingt repas ! Quel rêve !

L'OIE :

Comme vous dites, j'en rêve : toutes les nuits, je fais le même cauchemar. Je rêve que je gonfle, que je gonfle et que j'éclate en mille morceaux. Sauf la nuit dernière, j'ai fait un rêve merveilleux : j'ai rêvé que j'étais au régime.

LE MOUTON :

Et pour quelle raison te force-t-il à manger ?

L'OIE :

Pour me transformer en foie gras. C'est pour cette raison que des centaines de mes sœurs ont été assassinées. Le fermier les a éviscérées et volé leur foie qu'il a mis en conserve. Il paraît que cela se vend très cher. Les foies du peuple oie finissent en conserve pour que le fermier s'enrichisse. Mais le peuple oie est fatigué de ne pas être vengé. Nous demandons que Louis le fermier ; si avide du sang des oies, soit rassasié en voyant couler le sien.

LA CHATTE :

La nation animale se doit de gagner sa liberté mais elle ne doit pas se venger.

L'OIE :

En entendant cela, je me demande si je dors ou si je veille.

L'ÂNE :

Et moi, je me demande si la révolution animale n'est pas un rêve.

LA TRUIE :

On peut se demander aussi si Louis le fermier attend que la loi animale le punisse de ses forfaits ou bien s'il n'est pas encore dans sa chambre à coucher en train de faire la sieste.

LA DINDE :

Déjà depuis trop longtemps, un tyran méprisable se joue de nos destinées. Gardons d'attendre, pour le punir, qu'il ait assuré son triomphe.

LA CHIENNE :

Animaux, levez-vous et songez qu'un tyran ne pardonne jamais.

LA VACHE :

Sans nous amuser encore à calculer ses erreurs et ses crimes, frappons le colosse effrayant du despotisme, qu'il tombe, qu'il se brise en éclats, et que le bruit de sa chute fasse pâlir les fermiers jusqu'aux extrémités du Monde.

LA CHATTE :

Vous avez tort. Vous ne savez pas pardonner ; Vous ne savez pas sacrifier votre rancune à la patrie animale ? Vous êtes têtue et vous périrez.

L'OIE :

Nous voilà lancés, les chemins sont rompus derrière nous, il faut aller de l'avant, bon gré, mal gré, et c'est à présent surtout qu'on peut dire : vivre libre ou mourir.

TOUS ENSEMBLE sauf LA CHATTE :

Vivre libre ou mourir !

LE CANARD :

Faites entrer les derniers témoins.

** L'oie s'assoit et la chienne ouvre la porte.*

LA CHIENNE :

Témoins suivants, s'il vous plaît.

** Entre une poule et un coq.*

LE CANARD :

Dites-nous ce que vous avez à reprocher au fermier Louis.

LA POULE :

Je reproche au fermier Louis d'être un kidnappeur, un voleur d'enfants. Il enlève mes enfants pour les vendre au marché et ces ogres d'humains les achètent pour les manger. Mes enfants, mes pauvres petits enfants finissent dans une poêle, transformés en omelette si ce n'est en œufs sur le plat, en œufs brouillés ou en œufs à la coque.

L'OIE :

Arrêtez, vous me donnez la chair de poule.

LE CANARD :

Accusé, qu'avez-vous à répondre ?

LOUIS:

Je réponds : on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

LA POULE :

Tous les jours, je m'efforce de pondre un œuf avec l'espoir de le voir devenir un gentil poussin et, tous les jours, cet ignoble fermier vient me voler ma progéniture. (*Montrant l'œuf qu'elle tient dans les bras*) Regardez cet œuf, mon enfant, j'ai dû le cacher dans la paille pour qu'il ne disparaisse pas. Mais si vous décidez de relâcher Louis le fermier demain, il viendra de nouveau voler cet œuf. Il n'y a pas longtemps, j'ai réussi à cacher un œuf que le fermier n'a jamais trouvé mais je l'ai tellement bien caché que je ne me souviens plus où je l'ai mis.

** La paille se soulève et une tête de poussin surgit.*

LE POUSSIN :

Je suis là, maman.

LA POULE :

Mon enfant, mon petit poussin, il est éclos. Quelle joie ! (*Elle se précipite vers le poussin pour l'embrasser*) Mon poussin adoré. Depuis quand es-tu sorti de ta coquille ?

LE POUSSIN :

Je suis sorti hier matin.

LA POULE :

Pourquoi ne t'es-tu pas montré avant ?

LE POUSSIN :

J'avais peur. Il y avait trop de bruit.

LE CANARD :

Et toi, témoin coq, tu ne dis rien ?

LE COQ :

Je n'ai rien à dire.

LA POULE :

Évidemment qu'il n'a rien à dire, il ne s'occupe jamais de ses enfants. Il passe son temps à faire le beau et à courtiser toutes les poules de la basse-cour. Et moi, je dois me taire. Mais qu'un autre coq vienne me faire la cour, ça, il ne le supporte pas, Monsieur est jaloux.

LE COQ :

Allons, allons, calme-toi, ma poulette.

LA POULE :

Je ne suis plus ta poulette. Si tu es de mon côté, pourquoi ne dis-tu rien contre le fermier ? Tu ne veux donc rien faire pour la révolution animale ?

LE COQ :

Quand on se mêle de diriger une révolution, la difficulté n'est pas de la faire aller, c'est de la retenir.

LA POULE :

Regarde en face mon poussin, notre enfant, c'est la victime échappée à la mort à laquelle Louis le tyran l'avait vouée. N'entends-tu pas du ciel cette voix terrible qui te crie : quiconque a répandu le sang doit périr à son tour.

LE COQ :

Un fermier tué sera toujours plaint et laissera des regrets qui prolongeront sa mémoire d'une manière fatale. Un fermier déchu et pardonné tombera dans l'oubli et le mépris.

LA POULE :

Louis fut un traître, un assassin et tu discutes la question de savoir s'il doit subir la peine de ses forfaits. Toutes les lois humaines demandent la mort des assassins. Louis, l'infâme Louis, le fût plus d'un millier de fois et tu délibères ?

LE PORC :

Il égorgé les animaux qu'il devait défendre, donc il faut qu'il meure.

LA POULE :

La clémence est un crime quand elle compromet le salut du peuple animal.

LE COQ :

Ah ! Ce n'est pas la mort du tyran déchu qui me navre, quoique ma sensibilité soit douloureusement affectée de toutes les morts que n'ordonne pas la nature et qui sont inutiles à la société animale. Non, le chagrin qui me suivra jusqu'au tombeau, c'est que les animaux aient flétri la révolution par une cruauté fatale, c'est que les animaux aient réussi à commander un meurtre solennel.

LA VACHE :

S'il y a parmi vous quelqu'un d'autre qui pense que Louis le fermier ne doit pas être puni de mort, qu'il vienne à cette tribune et qu'il le défende. Quant à moi, je demande contre lui la sentence de mort.

LA POULE :

Les nations animales sont dans l'attente du jugement que nous allons rendre sur les crimes de Louis le fermier. Que ce jugement soit terrible, qu'il soit rapide, qu'il fasse frémir tous les fermiers de la Terre.

LE CANARD :

Accusé, qu'avez-vous à répondre ?

LOUIS:

Le bonheur de la ferme est celui que je désire par-dessus tout.

LA POULE :

Penses-tu que les fermiers soient nécessaires au bonheur du peuple animal

LOUIS:

Un animal ne peut pas décider de cette chose.

LE PORC :

Quelle est ton opinion sur la journée du 10 août où les bouchers, par ton ordre, ont égorgé le peuple cochon ?

LOUIS:

J'étais loin des abattoirs quand on a commencé à égorger. Je ne sais pas comment cela s'est passé, je n'y étais pas.

.... Vous pouvez vous procurer le texte en entier en consultant le site de l'auteur:

<http://theatrale.fr/topic1/index.html> ou sa page Amazon:

http://www.amazon.fr/Claude-Lienard/e/B00C3CJCLI/ref=ntt_athr_dp_pel_1